



Chapitre 12 : Pièce Manquante

Par LeilaHale

Publié sur [Fanfictions.fr](https://www.fanfiction.fr/).

[Voir les autres chapitres.](#)

Nanmin no Shima

Il y avait une façon d'exister sur cette île que Marco n'avait pas choisie mais qu'il habitait quand même, comme on habite une blessure — pas parce qu'on l'a voulue, mais parce qu'elle est là et que le corps n'a pas demandé l'avis de personne.

Il se levait tôt. Avant les autres. Avant même Yori, qui pourtant ne dormait jamais assez. Il marchait jusqu'à l'eau, il s'asseyait sur la pierre froide du rivage, et il regardait l'horizon avec le regard de quelqu'un qui a regardé trop de choses disparaître dans cette direction pour lui faire encore confiance.

Ace était mort.

Père était mort.

Il se le répétait parce que les faits avaient besoin d'être répétés pour devenir réels, et parce que le problème avec les faits impossibles c'est qu'ils restent impossibles même longtemps après que les corps ont refroidi. Ace était mort. Père était mort. Le Moby Dick s'était enfoncé dans la baie de Marineford, et ce bateau qui les avait tous portés pendant des années — la famille, le navire, le nom — était maintenant quelque chose qu'il fallait continuer à porter sans le bois sous les pieds.

Les commandants géraient. Vista gérait avec cette constance silencieuse qui faisait de lui exactement ce que les autres avaient besoin qu'il soit. Izo gérait avec un pragmatisme qui ressemblait parfois à de la dureté mais qui n'en était pas. Les hommes de la première division regardaient Marco pour savoir comment se comporter, et il leur donnait quelque chose qui ressemblait à de la solidité parce que c'était son rôle et parce qu'il savait qu'il n'avait pas le droit de leur offrir autre chose.

La nuit, tout seul, il était autre chose.

Sous le ciel sombre étoilé, il pensait à la nuit qui avait précédé le départ pour Marineford — cette nuit qu'il ne savait pas encore nommer sans que quelque chose dans sa poitrine se serre d'une façon précise, identifiable, comme une place laissée vide à côté de lui. Il pensait à ses cheveux sur l'oreiller et à la façon dont elle avait de lui sourire au levé du soleil, et il pensait à tout ce qu'ils n'avaient jamais eu le temps de se dire parce que le monde avait décidé que ce n'était pas pour eux.

Il pensait à toutes les fois sur le champ de bataille où il avait su exactement où elle était sans la regarder. Comme une boussole. Comme un point fixe.

Et il se demandait si elle pensait à la même chose ou si elle avait trouvé un moyen de ne pas y penser, ce qu'elle était parfaitement capable de faire — il la connaissait assez pour ça — et cette question restait sans réponse parce qu'il n'allait pas la lui poser. Pas maintenant. Pas alors qu'elle était debout depuis l'aube à travailler pour les autres, à tenir des gens en vie, à être ce que l'équipage avait besoin qu'elle soit.

Pas alors qu'il n'était pas sûr d'avoir les bons mots. Et que les mauvais mots seraient pires que le silence.

Il y avait une chose qu'il avait apprise après tant de temps de piraterie : les choses non dites avaient le défaut d'occuper exactement autant d'espace que les choses dites. Parfois plus.

Il devait retourner au camp. Il devait prendre sa place parmi les autres. Il devait faire ce qu'il avait à faire.

Ce matin-là — le dix-septième depuis Marineford, même si personne ne comptait plus vraiment les jours, même si les jours eux-mêmes semblaient avoir décidé de se ressembler pour faciliter la chose — il croisa Vista en revenant du rivage. Vista le regarda avec le genre de regard qui dit quelque chose sans rien dire, une façon de voir qui n'avait rien d'indiscret mais qui ne laissait pas non plus de place au mensonge. Marco hocha la tête. Vista hocha la tête en retour. Ce fut tout. C'était suffisant. Ils se connaissaient depuis trop longtemps pour avoir besoin de plus que ça.

Marco rentra dans la maison que l'auberge leur avait prêtée et s'installa devant la carte des territoires qui attendait sur la table depuis la veille. Les cartes n'attendaient pas, en réalité — c'était les décisions qui attendaient, et les cartes n'étaient que le support visible de ce qu'on ne pouvait pas encore résoudre. Il posa ses mains à plat sur le papier et laissa le silence de la maison exister autour de lui pendant quelques secondes, avant que les autres commencent à arriver.

Sohalia émergea du sommeil lentement, comme on remonte d'une profondeur — par paliers, sans brusquerie, avec cette conscience progressive du corps avant celle de l'esprit. La lumière filtrait à travers les volets en lattes de bois, projetant des rayures dorées sur le mur d'en face. Il était tôt. Assez tôt pour que l'équipage ne soit pas encore tout à fait réveillé, pour que les bruits soient encore ceux du seuil entre nuit et matin.

Elle sentit une présence avant d'ouvrir les yeux.

Ce n'était pas un bruit — rien de perceptible dans l'air immobile de la chambre. Plutôt quelque chose qui ressemblait à un regard posé, à la conscience aiguë d'une autre conscience dans la pièce. Ses yeux s'ouvrirent.

Opale était assise au pied du lit.

Sohalia se redressa si vite qu'elle faillit tomber du côté du mur, le cœur battant d'une façon qui n'était pas encore tout à fait de la peur mais qui en avait la forme. Opale, pour sa part, ne bougea pas. Elle était assise exactement comme elle s'asseyait toujours — droite, les mains jointes sur les genoux, avec cette présence tranquille qui avait toujours rendu Sohalia légèrement folle dans les moments où elle aurait voulu que quelqu'un soit aussi perturbé qu'elle.

« Bonjour, Votre Majesté. »

« Opale. » Sohalia passa une main dans ses cheveux, essayant de rassembler les pièces de son esprit encore à moitié endormi. « Qu'est-ce que... comment... »

Elle ne finit pas la question parce que la réponse était déjà en train d'arriver — Opale était là parce qu'elle avait décidé d'être là, et Opale quand elle décidait quelque chose ne se laissait pas beaucoup arrêter par les détails pratiques, comme la distance ou les frontières ou les ports surveillés par la Marine.

« J'ai attendu le bon moment. »

Opale disait ça avec le même calme qu'elle aurait mis à expliquer qu'elle avait attendu que la pluie cesse. Sohalia la regarda.

« Les morts sont enterrés maintenant. » Opale marqua un temps. « Et vous avez pleuré. Vous êtes prête. »

Sohalia fronça les sourcils malgré elle.

« Prête pour quoi ? »

« Pour rentrer. Votre famille vous attend sur l'île. »

Le mot famille produisit quelque chose d'immédiat et de désagréable dans sa poitrine — pas parce qu'il était faux, mais parce qu'il était vrai des deux côtés à la fois, et que les deux vérités ne tenaient pas côte à côte sans créer une pression que l'une ou l'autre devait absorber. Maiya. Akihide. Nostradamus. Elle pensa à leurs visages tels qu'elle les avait vus pour la dernière fois avant qu'elle ne parte, à leur inquiétude, leur peur.

Et puis elle pensa aux hommes à l'infirmerie, aux blessés que Yori soignait encore, aux décisions qui n'avaient pas encore été prises et que personne d'autre ne pouvait prendre à sa place.

« Je ne peux pas partir maintenant. »

Opale ne répondit pas immédiatement. Elle regardait Sohalia avec cette expression particulière

qu'elle avait — pas de jugement, pas d'impatience, juste une lecture précise de ce qui se passait en face d'elle.

« Je n'ai pas dit immédiatement, » dit-elle finalement. « Mais bientôt. Ils attendent. »

La façon dont elle prononça ce dernier mot — pas comme un reproche, pas comme une pression, juste comme un fait — était pire que n'importe quel reproche aurait pu l'être. Sohalia sentit la culpabilité s'installer dans sa gorge avec la précision d'une chose qui connaissait déjà les lieux, qui savait exactement où aller et comment s'y tenir.

Opale se leva sans un mot de plus, lissa sa jupe d'un geste habituel, et traversa la chambre vers la fenêtre d'un pas régulier. Elle ouvrit un volet — juste un, laissant entrer la lumière du matin sans brutalité — et disparut de l'autre côté avec la même discrétion silencieuse.

Sohalia resta seule dans la chambre, la lumière oblique du matin sur les mains, la culpabilité bien installée quelque part derrière le sternum comme quelque chose qu'on a avalé de travers et qui ne redescend pas.

Elle savait où il allait le matin.

Elle ne l'y avait pas suivi. Elle en avait eu envie — plusieurs fois, assez pour avoir fait le geste mentalement, assez pour avoir laissé son corps commencer à se lever avant de décider que non. Ce n'était pas le moment. Peut-être que le moment n'existait pas.

Elle s'occupait de l'équipage parce que c'était ce qu'elle pouvait faire, ce qu'elle savait faire, et parce que les hommes autour d'elle avaient besoin de quelque chose à quoi se raccrocher et qu'elle pouvait être ce quelque chose sans trop souffrir d'autres choses en même temps si elle s'y appliquait. Elle était bonne à ça — contenir les choses. Compartimenter. Mettre les uns dans des cases étanches pour pouvoir fonctionner dans d'autres.

Ace était mort.

Elle n'avait pas encore trouvé la case pour ça.

Père non plus. Père qui lui avait dit *tu sais ce que j'aimerais voir avant de partir ? Toi. Heureuse. Vraiment heureuse.* Et elle n'avait pas répondu parce qu'elle ne savait pas comment répondre à une phrase comme celle-là sans se trahir sur plusieurs choses à la fois, et maintenant cette phrase restait en suspension quelque part dans sa tête, sans interlocuteur, sans l'occasion de la déposer quelque part.

Elle y pensait à la nuit. Elle y pensait même quand elle ne voulait pas, ce qui était souvent. Elle pensait à ses mains dans ses cheveux et à la façon dont il frôlait la peau de son dos au réveil, la rapprochant de lui, et à la façon dont ils n'avaient jamais eu le temps de se retrouver après — parce que Marineford était arrivé, parce que la guerre avait avalé toutes les conversations qui attendaient leur tour, parce que certaines choses se perdaient dans le mouvement et ne se

retrouvaient jamais.

Elle le regardait parfois, de loin, sans qu'il la voie. Le regardait s'asseoir avec les commandants et donner ce qu'ils avaient besoin qu'il donne, ce regard stable et mesuré qui ne laissait rien filtrer de ce qu'il portait vraiment. Elle reconnaissait ça. Elle utilisait le même mécanisme. Elle y reconnaissait quelque chose qu'elle ne pouvait pas nommer sans ressentir, et elle évitait généralement de ressentir pendant les heures où elle avait d'autres choses à faire.

Le problème c'est qu'il y avait des heures où elle n'avait plus d'autre chose à faire.

Ces heures là, elle s'asseyait quelque part à l'écart, et elle laissait les choses revenir à leur rythme naturel — Ace, Père, la nuit, la culpabilité, le vide — et elle essayait de les regarder en face assez longtemps pour qu'ils lui paraissent moins grands. Ça ne marchait pas vraiment. Le deuil n'était pas une chose qu'on réduisait en le regardant. C'était une chose qu'on apprenait à porter d'une façon différente à chaque fois qu'elle changeait de forme.

Et pour ce qui était entre Marco et elle — ce non-dit qui n'avait pas de nom propre mais qui avait une forme précise, une texture, une façon d'occuper l'espace entre deux personnes dans la même pièce — elle savait encore moins.

Elle savait seulement qu'il y avait quelque chose là, quelque chose qui n'avait pas disparu avec Marineford et avec le reste, quelque chose qui attendait d'une façon qui ne ressemblait pas à de la patience mais à du sursis.

Et qu'elle n'était pas prête. Pas encore.

Peut-être demain. Peut-être quand les mots reviendraient dans le bon ordre.

Elle se leva, s'habilla dans la lumière du matin, et décida d'aller aider Yori. C'était quelque chose à faire, et quelque chose à faire valait mieux que rien du tout.

Avant de sortir, elle vit la boîte métallique sur la table.

Elle l'avait posée là le soir des funérailles et n'y avait plus touché. Ce matin, elle s'arrêta devant, posa les doigts sur le couvercle cabossé, et l'ouvrit.

Elle chercha dans les photos sans vraiment savoir ce qu'elle cherchait, et puis ses doigts s'arrêtèrent sur une image en particulier. Thatch et Marco, jeunes — pas si jeunes en réalité, c'était juste l'angle ou la lumière, ou peut-être le fait que tout le monde avait l'air plus jeune dans les vieilles photos parce que les sourires n'étaient pas encore abîmés. Et entre eux, une petite fille aux cheveux blonds, peut-être huit ou neuf ans, que Thatch faisait tourner dans les airs en lui tenant les poignets, et Marco à côté qui souriait de ce sourire qu'il avait quand quelque chose le prenait par surprise et qu'il n'avait pas encore eu le temps de le décider autrement.

Elle tint la photo un moment sans bouger.

Thatch avait gardé ça pour elle. Pendant toutes ces années, dans sa cabine, dans cette boîte qui avait survécu à l'incendie et à tout le reste. Il avait gardé ça parce qu'il savait qu'elle reviendrait, ou parce qu'il voulait croire qu'elle reviendrait, et maintenant qu'elle était revenue, il n'était plus là pour lui donner ce qu'il avait mis de côté.

Elle reposa la photo délicatement, referma le couvercle, et sortit de la chambre.

L'infirmerie improvisée occupait la grande salle du rez-de-chaussée de l'auberge — les tables avaient été repoussées contre les murs et les couchettes disposées en rangées régulières, avec cet ordre fonctionnel que Yori imposait partout où il travaillait, non pas par souci d'esthétique mais parce que l'ordre permettait de trouver ce dont on avait besoin dans le noir si nécessaire. Ça l'avait été, plusieurs fois.

Sohalia entra et trouva Yori en train de changer un bandage à l'autre bout de la salle, les gestes précis et économes, sans un mouvement inutile. Il leva les yeux quand il l'entendit entrer, hocha la tête vers les fournitures dans un angle, et replongea dans sa tâche. C'était leur façon ces derniers jours — Yori qui indiquait où elle pouvait être utile, Sohalia qui allait l'être sans qu'il ait besoin d'expliquer davantage.

Elle travailla. Ses gestes étaient mécaniques, un peu — elle le sentait, cette façon de faire les choses comme si ses mains savaient quoi faire mais que son esprit était ailleurs, suspendu à mi-chemin entre la chambre qu'elle venait de quitter et le bruit de la mer derrière les volets fermés. Opale. Maiya. La boîte de photos. La photo de Thatch. Marco qui allait chaque matin s'asseoir sur la pierre froide du rivage et où elle ne l'avait jamais rejoint.

Yori le remarqua. Il ne dit rien au début — c'était dans sa nature, cette façon de laisser les gens exister dans leur propre état sans immédiatement chercher à le modifier — mais à un moment il passa près d'elle pour prendre quelque chose sur l'étagère et dit à voix basse, sans s'arrêter :

« Tu dors ? »

« Assez. »

Il ne commenta pas. Il n'en avait pas besoin.

Dom était réveillé. Il était assis sur sa couchette bien qu'encre plutôt faible — dos droit, les deux mains posées à plat sur ses genoux, comme quelqu'un qui attend avec dignité plutôt que quelqu'un qui récupère. La blessure à son flanc était encore sérieuse, mais Yori avait dit hors de danger deux jours auparavant, et hors de danger avec Yori signifiait quelque chose de précis.

Quand il la vit approcher, Dom dit simplement :

« Commandante. Vous devriez vous reposer. »

« Je vais bien. »

Il la regarda avec ce regard qu'il avait — pas de jugement, pas de reproche, juste un homme qui savait depuis longtemps faire la différence entre ce que les gens disaient et ce qui était vrai. Elle changea de sujet avant qu'il puisse ajouter autre chose.

« Comment tu te sens ? »

« Mieux. » Il marqua une pause. « Grâce à toi. Grâce à Yori. »

Un silence s'installa entre eux — confortable, sans pression, le genre de silence qui n'appelait pas de remplissage. Dom était bon à ça, aux silences qui n'exigeaient rien. Sohalia appréciait ça plus qu'elle ne l'aurait dit.

Elle finit par hocher la tête et reprit son travail, et Dom cessa de la regarder pour regarder le plafond à la place, avec l'air de quelqu'un qui a dit ce qu'il avait à dire et qui considère que c'est suffisant.

En milieu de matinée, Sohalia sortit de l'infirmerie pour aller chercher des fournitures dans la réserve que l'auberge leur avait ouverte — des bandages propres, du fil chirurgical, l'huile antiseptique que Yori lui avait demandée. Le couloir était dans cette lumière intermédiaire des matinées couvertes, ni sombre ni vraiment claire, avec l'odeur particulière de bois ancien et de cuisine froide qui était propre à l'endroit.

Elle s'arrêta.

Depuis la pièce dont la porte était restée entrouverte — une salle de réunion improvisée, deux chaises et une table chargée de cartes — des voix lui parvenaient. Elle les reconnut avant même d'avoir distingué les mots : la voix d'Izo, sèche et précise, et celle de Marco, qui avait cette façon particulière quand il parlait de choses sérieuses de retirer tout sentiment pour n'en garder que l'essentiel.

Elle ne bougea pas.

« Les alliés vont partir dans les prochains jours, » disait Marco. « Il faut les dispatcher sur les territoires maintenant. Si on attend encore, certains vont décider d'eux-mêmes. »

« Squard vers le nord ? » répondit Izo.

« Oui. Et... »

Une hésitation. Courte, mais perceptible — et Marco ne hésitait jamais sur les décisions logistiques, c'était le genre de pause qui apparaissait quand quelque chose coûtait davantage qu'une décision ordinaire.

« Quoi ? » dit Izo.

« Whitey Bay. Je veux l'envoyer à Sphinx. »

Silence. Sohalia connaissait assez Izo pour savoir ce que signifiait ce silence là — le poids d'un mot, d'un nom, d'un lieu qui contenait plus que ce qu'on pouvait mettre dans une phrase.

L'île natale de Barbe Blanche.

« Père aurait aimé ça, » dit finalement Izo, et sa voix avait quelque chose qu'elle n'avait presque jamais — pas de sécheresse, pas de pragmatisme, juste ce qu'il y avait en dessous quand il le permettait.

Sohalia sentit quelque chose se serrer dans sa poitrine. Pas pour Sphinx, pas directement — pour la façon dont les deux hommes dans cette pièce portaient ce deuil, chacun à sa façon, et pour Marco qui prenait des décisions impossibles en continuant d'avancer comme si avancer suffisait à remplacer tout le reste.

Elle entendit l'un d'eux bouger — une chaise, peut-être, ou des pas vers la carte — et elle repartit dans le couloir avant d'être vue, les fournitures dans les bras, ses pas silencieux sur les lames de bois.

Ritsu était dans l'encadrement de la porte de l'infirmerie quand Sohalia revint.

« J'aimerais aider, » dit Ritsu simplement.

Sohalia s'arrêta. Elle n'avait pas anticipé ça — pas ce matin, pas de la part de quelqu'un qui avait toutes les raisons de rester dans sa chambre et de ne voir personne.

« Je ne suis pas médecin, » continua Ritsu, comme si elle avait prévu l'objection. « Mais j'ai des mains. Je peux changer des bandages, porter de l'eau, faire la lecture aux blessés si ça aide. N'importe quoi. »

Elle ne suppliait pas. Elle ne s'excusait pas non plus. Elle proposait, avec la clarté directe de quelqu'un qui a pris sa décision et qui attend juste qu'on en prenne une aussi.

« Je ne peux pas rester assise à ne rien faire, » dit-elle ensuite. « Pas quand... »

Elle ne finit pas. Elle n'avait pas besoin de finir. Sohalia comprenait — avait compris depuis le premier matin sur cette île, quand elle-même s'était levée avant l'aube et avait commencé à travailler non pas parce que le travail effaçait la douleur mais parce que l'inaction laissait trop de place à ce qu'on n'était pas encore prêt à regarder en face.

« Va voir Yori, » dit finalement Sohalia. « Il te dira où il a besoin d'aide. »

Ritsu hocha la tête et elle entra dans la salle.

Yori leva les yeux depuis le lit où il travaillait. Il vit Ritsu. Quelque chose passa sur son visage — bref, discret, imperceptible pour quiconque n'aurait pas été debout dans l'encadrement de la porte à regarder exactement dans cette direction.

« Tu... tu veux aider ? » dit-il.

« Si tu veux bien de moi. »

« Oui. » Un battement. « Bien sûr. On a besoin de mains. »

Il avait répondu un peu trop vite. Sohalia nota ça, rangea les fournitures sur l'étagère avec des gestes calmes, et sortit de la pièce avant qu'ils la voient sourire.

Le bruit de la porte de Sohalia dans le couloir — léger, presque inaudible — ne dépassa pas la pièce de réunion. Izo l'entendit quand même. Il ne dit rien.

Il regarda Marco qui avait repris sa position au-dessus de la carte, les deux paumes à plat sur le papier, les yeux fixés sur les territoires tracés en rouge et en noir comme si les réponses pouvaient venir de là si on les regardait assez longtemps. Izo connaissait cette posture depuis bien longtemps.

« Pourquoi tu ne lui parles pas ? » dit-il.

Marco ne leva pas les yeux de la carte.

« De quoi tu parles, yoi ? »

« Tu sais très bien de quoi je parle. »

La voix d'Izo était sèche — pas cruelle, jamais cruelle avec les gens qu'il aimait, mais dépouillée de toute indulgence inutile, ce qu'il réservait aux situations où l'indulgence aurait fait plus de mal que de bien. Marco posa la carte et ne dit rien pendant quelques secondes. C'était une façon de confirmer.

« Ce n'est pas le moment, » dit-il finalement.

« Quand est-ce que ça le sera ? »

Marco ne répondit pas.

« Après qu'elle soit partie ? » Izo se leva, se déplaça vers la fenêtre sans le quitter des yeux. « Parce qu'elle va partir, Marco. Tu le sais. L'île l'attend. Sa famille l'attend. Elle ne peut pas rester ici indéfiniment, peu importe ce qu'elle ressent — et on s'entend tous les deux à dire

qu'elle ressent quelque chose. »

Marco le regarda enfin.

« Tout le monde le voit sauf vous deux, » continua Izo. « Vista. Blamenco. Whitey Bay. Moi. Tout l'équipage qui vous regarde vous éviter dans les couloirs depuis qu'elle est revenue. Il n'y a pas un seul homme sur cette île qui ne soit pas au courant. »

« Izo. »

« Quoi ? »

Un long silence. Assez long pour qu'Izo comprenne que ce qui allait venir n'était pas de la défense — c'était quelque chose de plus difficile à gérer, quelque chose que Marco avait soigneusement maintenu hors de portée de tous depuis des jours.

« Et si elle part quand même ? »

Izo ne dit rien.

Marco regarda le mur. Pas la carte, pas la fenêtre — le mur vide, comme si le vide était plus facile à tenir comme interlocuteur que n'importe quoi d'autre.

« Après la mort de Père. D'Ace. De tous ceux qu'on a perdus à Marineford. »

Sa voix était basse, et dans cette basse intensité il y avait quelque chose que l'équipage ne lui entendait jamais — pas de l'incertitude, pas exactement, mais quelque chose de plus proche de l'honnêteté brute sur la limite de ce qu'on peut gérer.

« Je ne suis pas sûr de pouvoir supporter son départ. Pas maintenant. »

C'était un aveu d'un homme qui avait appris depuis longtemps à être le pilier des autres, qui avait structuré toute sa façon d'être autour de ça, et qui disait maintenant à voix basse dans une pièce fermée qu'il y avait une chose qu'il n'était pas sûr de pouvoir absorber.

Izo le regarda un long moment. Quelque chose dans son expression s'assouplit — imperceptiblement, dans une façon qu'il n'aurait montré à personne d'autre.

« Donc tu perds ce temps précieux à l'éviter, » dit-il. « Logique. »

Marco ne répondit pas.

« Tu sais ce qui est pire que de la perdre plus tard ? » Izo s'approcha, posa sa main sur l'épaule de Marco une seconde — bref, sans appuyer, juste là — avant de la retirer. « Ne jamais lui avoir parlé. Ne jamais avoir essayé. Passer le reste de ta vie à te demander ce qui serait arrivé si tu avais dit quelque chose pendant ces derniers jours. »

Il se dirigea vers la porte.

« Elle n'est pas encore partie, » dit-il sans se retourner. « Tu as encore du temps. Utilise le. »

La porte se referma derrière lui avec un bruit sourd et définitif.

Marco resta seul avec la carte et ses pensées, et le vide qui avait une géographie précise, et les mots qu'il n'avait pas encore trouvé comment prononcer.

L'après-midi était là avant qu'elle s'en rende compte, avec cette façon qu'avaient les jours de deuil de passer et de ne pas passer en même temps. Sohalia marchait sur le chemin qui longeait les maisons dispersées dans les arbres, sans destination particulière — juste marcher, juste bouger, parce que l'immobilité laissait trop de place à ce que la matinée lui avait mis dans la tête.

Elle entendit leurs pas avant de les voir.

Hade et Hayate la rejoignirent sur le chemin avec cette façon particulière qu'avaient ses hommes de faire les choses — pas en courant, pas de façon urgente, mais avec une présence suffisamment délibérée pour qu'on sache que ce n'était pas le fruit du hasard.

« Commandante, » dit Hade.

Elle s'arrêta et les observa. Ils avaient ce regard qu'ils avaient toujours dans les moments où ils ne savaient pas encore comment aborder quelque chose — une attention légèrement trop soutenue, un soin dans la façon de se tenir.

« On voulait juste s'assurer que vous alliez bien. »

« Je vais bien, » répondit-elle sans hésitation.

Les deux échangèrent un regard. Elle le vit. Elle n'était pas censée le voir, probablement, mais elle le vit quand même — cette communication silencieuse entre deux personnes qui savent la même chose et qui ont décidé collectivement de ne pas le dire directement.

« Dom demande après vous, » annonça Hayate. « Il dit que vous devriez manger quelque chose. »

« Plus tard. »

Aucun d'eux ne crut à ce plus tard. Ils le savaient tous les trois et personne ne le dit.

Hade hésita, puis souffla plus doucement, avec la prudence qu'il mettait aux choses qui comptaient :

« On est là, Commandante. Si vous avez besoin. »

Ce n'était pas une offre de réparer quoi que ce soit. Ce n'était pas non plus une façon de dire que ça allait aller — ce qui n'était pas vrai et qu'ils avaient tous les deux la lucidité de ne pas prétendre. C'était juste une présence déclarée, sans conditions.

Elle les regarda, et quelque chose dans sa poitrine se dénoua d'un degré — imperceptible de l'extérieur, mais elle le sentit.

« Merci, » dit-elle.

Ils hochèrent la tête et la laissèrent partir.

Marco était à la lisière du camp, les bras croisés, les yeux sur la colline au loin. Le soleil de l'après-midi descendait doucement derrière les arbres, et la colline était dans cette lumière oblique qui rendait l'herbe plus dorée qu'elle n'était vraiment, plus douce qu'elle ne l'avait été le jour des funérailles.

Vista s'approcha sans faire de bruit. Il s'arrêta à côté de lui et regarda la même direction pendant quelques secondes, comme pour vérifier ce qu'il y avait à voir.

« Elle est là-haut ? » demanda-t-il.

« Je ne sais pas. »

Ce n'était pas tout à fait vrai, et Vista ne le prit pas pour une vérité non plus. Il resta debout à côté de Marco, silencieux, avec cette patience tranquille qui lui permettait d'attendre les choses sans les forcer.

Puis il dit :

« Tu sais, Père nous a dit de vivre. »

Marco ne répondit pas.

« Vivre, » continua Vista, « ce n'est pas juste survivre. Ce n'est pas juste tenir les positions et dispatcher les alliés et signer les ordres. » Il marqua une pause, et quand il reprit sa voix avait quelque chose d'inhabituellement direct pour quelqu'un qui ménageait généralement ses mots. « C'est aussi prendre ce qui reste à prendre. Dire ce qui reste à dire. Avant qu'il n'y ait plus rien à prendre et plus de moment pour le dire. »

Il ne regardait pas Marco. Il regardait toujours la colline.

Marco resta silencieux. Mais quelque chose dans sa posture changea — pas beaucoup, juste la façon dont ses bras croisés se relâchèrent légèrement, un déplacement de poids d'un pied sur

l'autre qui ressemblait moins à l'immobilité délibérée d'avant.

Vista hocha la tête, comme si une réponse avait quand même été donnée, et repartit vers le camp sans en demander plus.

Les navires ancrés dans la baie donnaient au quai une présence qui n'était pas là normalement — des coques massives, des cordages qui grinçaient doucement dans le vent du soir, des silhouettes qui allaient et venaient. Marco descendit vers le quai en fin d'après-midi, avec dans sa tête la liste de ce qui restait à décider et la sensation persistante d'une carte qu'il n'avait pas encore jouée.

Whitey Bay était sur son navire. Elle y était toujours à cette heure — elle vérifiait elle-même les amarres, les provisions, l'état du bois, avec l'attention particulière d'une capitaine qui faisait confiance à son équipage pour tout sauf pour les choses qu'elle pouvait faire elle-même. Elle l'entendit arriver et se retourna depuis la rambarde sans expression sur le visage.

« J'ai une mission pour toi, » dit Marco.

Elle descendit la passerelle et vint se planter devant lui avec ses bras croisés et son regard direct, qui était sa façon à elle d'écouter.

« Sphinx. L'île natale de Père. »

Whitey Bay comprit immédiatement ce que ça signifiait — il le vit dans la façon dont quelque chose s'arrêta une seconde dans ses yeux, comme lorsqu'une pensée prend plus de place qu'on ne l'avait prévu.

« Les pirates vont essayer de la prendre, » continua Marco. « Maintenant que Père n'est plus là pour les en dissuader. Je veux que tu la protèges. »

« Considère que c'est fait. »

Elle avait dit cela sans hésiter, avec la finitude d'une personne qui venait de faire une promesse et qui n'avait pas l'intention de la nuancer. Le silence s'installa. Le vent faisait claquer doucement les cordages contre les poteaux du quai.

Puis Whitey Bay ajouta, d'un ton légèrement différent — toujours direct, mais avec quelque chose en dessous qui ressemblait à de la sollicitude, maladroitement portée parce qu'elle n'était pas quelqu'un à qui ça venait naturellement :

« Marco. Tu devrais lui parler. »

Il la regarda, surpris qu'elle aborde le sujet.

« Sohalia. » Elle ne se troubla pas devant son silence. « Tout le monde voit que vous vous

évitez. Pas parce que vous l'avez décidé — juste parce que vous attendez tous les deux que l'autre fasse le premier pas et que personne ne le fait. »

« Ce n'est pas si simple. »

« Non. » Elle hocha la tête. « Ça ne l'est jamais. Mais ce n'est pas une raison pour ne rien faire. »

Elle remonta la passerelle sans attendre de réponse, avec la tranquillité de quelqu'un qui avait dit ce qu'il avait à dire et qui n'avait pas besoin de savoir la suite pour partir sereinement.

Marco resta seul sur le quai, le bruit de l'eau sous ses pieds, le soleil qui descendait vers l'horizon et teintait le ciel de quelque chose entre l'orange et le gris.

Il prit une décision.

Il allait la chercher.

Près des docks, l'un des hommes de garde dit quelque chose à voix basse à son voisin — un navire au large, visible depuis le promontoire nord, ni navire de guerre ni bâtiment connu. Petit, discret, ancré assez loin pour ne pas être immédiatement identifiable.

Le voisin haussa les épaules.

« On en référera à Marco s'il revenait par ici. »

Pour l'instant, ça attendait.

Sohalia décida de monter voir les tombes quand le crépuscule commença à teinter le ciel de son premier rose.

Elle n'avait pas prévu de le faire — du moins pas consciemment, pas avec cette formulation délibérée qui aurait ressemblé à une intention. C'était plutôt que ses pieds avaient pris le chemin de la colline pendant que son esprit était encore ailleurs, et qu'elle s'en était rendu compte seulement quand l'herbe courte avait remplacé la terre battue sous ses semelles et que la pente avait commencé.

Elle monta lentement. L'herbe était encore humide par endroits, et les fleurs sauvages qui poussaient entre les pierres s'inclinaient légèrement dans le vent venant de la mer. Le ciel au-dessus d'elle virait progressivement — rose d'abord, puis orangé, puis cette couleur indéfinie qui n'était plus le jour sans être encore la nuit, ce moment que les gens appelaient l'heure bleue sans que personne ne soit vraiment d'accord sur pourquoi.

Les deux pierres tombales étaient là, exactement là où elles avaient été laissées.

Elle s'en approcha et s'arrêta à quelques pas, comme si une distance minimale lui était nécessaire pour regarder les noms sans que ça devienne insupportable. Edward Newgate. Portgas D. Ace. Le graveur avait fait un travail simple, sans ornement, juste les lettres dans la pierre grise, et il n'y avait rien à rajouter.

Elle s'agenouilla dans l'herbe.

La pierre de la tombe de Barbe Blanche était froide sous ses doigts — froide malgré le soleil de la journée, cette fraîcheur particulière de la pierre qui garde quelque chose de la nuit même en plein jour. Elle laissa sa main posée là, sans appuyer, juste en contact. C'était peut-être la seule façon qu'elle connaissait encore de lui parler.

Elle pensa à Ace, son petit frère qui avait trouvé la paix à la fin — elle le savait, elle l'avait vu dans ses yeux les dernières secondes, cette acceptation qu'elle avait mise du temps à nommer parce qu'acceptation ne semblait pas un mot juste pour ce que c'était — quelque chose de plus doux, quelque chose qui ressemblait à de la gratitude.

Et elle pensa à tout ce que Barbe Blanche avait dit pendant les dernières heures de Marineford, avant de tomber. Ces choses qu'il avait dites au monde — sur le One Piece, sur la Volonté de D — avec la certitude de quelqu'un qui n'avait plus rien à gagner à garder des secrets.

Il y avait une chose à laquelle elle n'avait pas encore pensé.

Parmi tout ce que Barbe Blanche avait dit à Marineford, ces derniers mots avaient résonné différemment. Elle avait choisi de ne pas réfléchir à la portée de ses mots. Pas à Marineford. Pas dans le bruit et le sang et le chaos de cette journée.

Maintenant, dans la lumière du crépuscule sur la colline, avec la main posée sur la pierre froide de sa tombe, elle s'autorisa à y repenser. Son esprit lutta quelques secondes, peu coopératif à l'idée de raviver ce mauvais souvenir. Puis, finalement, les derniers mots éclater dans ses pensées.

« Ce n'est pas toi... l'homme que Roger attendait, Teach... Tout comme il existe des gens pour succéder à Roger, il y aura un jour quelqu'un pour succéder à Ace. Même si l'on brise les liens du sang, leur flamme ne s'éteindra jamais. C'est ainsi que, depuis des siècles, elle se transmet... et un jour, chargée de toute l'histoire de ces siècles passés, une personne viendra défier le monde entier ! Sengoku... vous autres du Gouvernement Mondial, vous avez peur de cette bataille immense qui impliquera le monde entier et qui éclatera un jour ! Moi, je m'en moque, mais dès que quelqu'un trouvera ce trésor, le monde sera sens dessus dessous ! Et ce jour viendra forcément ! Le One Piece existe ! »

Joy Boy. Nika.

Il avait clairement fait référence à ces deux personnes. Bien sûr que Barbe Blanche savait tout, elle lui avait dit après tout, mais elle ne s'était pas attendu à ce qu'il clame ce savoir ainsi devant la Marine et le Gouvernement Mondial.

Elle déglutit.

Il avait aussi parlé de la volonté du D. De cette personne qui aura hérité de cette volonté, de ce pouvoir sans limite et qui fera, enfin, éclater la vérité, entraînant le monde dans une guerre si important qu'elle changerait les fondations du monde dans lequel ils vivaient actuellement.

Ses yeux frôlèrent le nom gravé sur la pierre.

Tout comme Roger l'avait fait avant lui, il avait lancé une nouvelle vague de piraterie en espérant que l'héritier de Joy Boy, de Nika en émerge et fasse l'impossible : atteindre Laugh Tale et délivrer le peuple qui s'y cache depuis des siècles.

Au lieu de conserver ses derniers mois pour ses enfants, ceux qu'il chérissait plus que tout au monde, il s'était assuré que cette nouvelle ère qui arrivait ne serait pas celle que le Gouvernement Mondial et la Marine avaient espéré en déclenchant cette guerre contre lui et le sang de Roger.

Le vent soufflait depuis la mer, portant avec lui l'odeur du sel et des fleurs sauvages de la colline. Elle ferma les yeux, la gorge nouée par la reconnaissance et la gratitude qui lui serraient le cœur.

Elle n'entendit pas les pas.

C'était peut-être le vent qui couvrait les bruits, ou peut-être qu'elle était assez perdue dans ses pensées pour que le monde extérieur ait eu besoin de plus qu'un bruit ordinaire pour pénétrer. Elle restait là, agenouillée dans l'herbe de la colline, la main sur la pierre, les yeux sur les noms gravés dans la lumière qui déclinait.

Et puis une voix s'éleva par dessus ses pensées et le vent :

« Commandante. »

Elle se figea.

Pas Marco. Pas Vista. Pas un de ses hommes — elle aurait reconnu n'importe lequel de ses hommes sans se retourner, elle les avait entendus assez souvent pour les identifier au son, à la façon de prononcer ce mot en particulier. Pas Yori non plus, ni Izo, ni Whitey Bay. Pas une voix de cette île.

C'était une voix qu'elle connaissait d'ailleurs, d'avant.

Elle se retourna lentement.

Il était debout à quelques mètres, les mains le long du corps, immobile comme quelqu'un qui avait décidé qu'il n'avancerait pas davantage tant qu'il n'aurait pas sa réponse. Il avait changé —



elle le vit immédiatement, avant même d'avoir identifié exactement quoi. Plus maigre, peut-être. Quelque chose dans la façon de tenir les épaules, dans la ligne plus dure de la mâchoire. Des mois qui avaient mis des choses dessus, des mois qui laissaient des traces différentes selon ce qu'on avait traversé.

Mais c'était bien lui.

« Aki ? »

Sa voix était incrédule — elle s'entendit prononcer ce nom et elle ne reconnut pas tout à fait le son qu'elle produisit, quelque chose entre la question et le constat, entre le soulagement et la peur et quelque chose d'autre qu'elle n'avait pas encore de mot pour nommer.

Publié : 20/02/2026

Publié sur [Fanfictions.fr](https://www.fanfictions.fr).

[Voir les autres chapitres.](#)

*Les univers et personnages des différentes oeuvres sont la propriété de leurs créateurset producteurs respectifs.
Ils sont utilisés ici uniquement à des fins de divertissement etles auteurs des fanfictions n'en retirent aucun profit.*

2026 © Fanfiction.fr - Tous droits réservés